

Avant-propos

Depuis plus de quarante ans, de livre en livre, je ne cesse de m'interroger sur les raisons, le sens, la destinée, de l'architecture et de l'urbanisme. Selon le point de vue où l'on se place, l'architecture et l'urbanisme apparaissent sous différents aspects. L'historien ne les perçoit pas de la même manière que l'esthéticien, qui lui-même obéit à d'autres critères que l'économiste, l'homme politique ou le médecin. La plupart de mes livres sur l'architecture et l'urbanisme ont été envisagés sous l'angle de l'histoire (histoire politique, histoire des techniques, histoire de l'art), de la sociologie, de l'esthétique. Mais vint le moment où j'ai essayé de me placer dans la peau de l'homme ordinaire, de cet usager qui habite une architecture et peuple des cités. Il en est résulté ce texte dont une première version est parue, sans illustrations, chez Albin Michel, en 1975.

J'ai relu, et considérablement corrigé, le texte initial pour cette édition. Les illustrations, qui viennent en regard du texte, l'éclairent et les légendes soulignent ma démarche. Sans doute montrent-elles mieux, d'emblée, la complexité d'un tel travail où l'histoire militaire, l'ethnographie, l'économie, l'esthétique, l'hygiène, le confort, les loisirs, le prestige, le commerce, l'industrie, la politique interviennent sans cesse, se croisent, se superposent, s'influencent.

Confronter l'homme et les villes, c'est s'apercevoir que l'homme n'a cessé d'être fasciné par les villes, utopiques lieux de toutes les libertés mais qu'en même temps ces cités sont l'émanation d'un pouvoir qui devient vite tyrannie. Produit de l'histoire et lieu où se fait l'histoire, les villes sont à la fois le territoire de l'aliénation et de la permissivité. De Sumer aux rêves des futurologues, chaque chapitre de ce livre représente une étape dans l'analyse des grands phénomènes idéologiques que reflètent symboliquement les cités dans la forme de leurs architectures comme dans le dessin de leurs plans. La cité chrétienne médiévale est l'antidote de la ville romaine car elle matérialise une culture qui prend le contre-pied de tout ce qui a mû le monde antique. Carthage ne ressemble pas à Rome, puisque la première est ville du commerce et la seconde ville du loisir. Mais il existe par contre de troublantes similitudes entre les villes égyptiennes pharaoniques et les villes précolombiennes où le même type de pouvoir immuable se remarque. La poétique de la ville n'est jamais fortuite. Et ce n'est pas un hasard si les villes suscitées par la religion musulmane s'efforcent de faire oublier le désert en multipliant les fontaines et les jardins. Ce n'est pas un hasard si les cités chrétiennes médiévales se veulent rondes et hérissées de flèches comme cette utopique Jérusalem céleste décrite dans l'Apocalypse de saint Jean. Ce n'est pas un hasard si l'idée d'une ville-machine n'a pu naître qu'à notre époque où la technologie tend à remplacer la métaphysique.

Toutes les villes, depuis les premières nées il y a cinq mille ans en Mésopotamie, et dont il ne reste que des ruines, jusqu'à nos villes neuves nées de l'industrie et du commerce, ont suscité tour à tour l'espoir, le dégoût et la haine. Peut-être cela provient-il de ce qu'elles restent toujours un mirage. La ville pétrifie des rêves, incarne des idées, concrétise des fantasmes collectifs. Son instabilité est aussi le gage de sa vitalité. Sans cesse la ville bouge, se transforme, se métamorphose. Rien ne ressemble plus à un être vivant que ce corps de pierre.

M.R.

L'exode

Si vraiment des extra-terrestres nous regardent, quelle doit être leur perplexité en assistant à l'incompréhensible respiration des villes.

Car, du point de vue de Mars, ou de Sirius, les villes de la planète Terre respirent, crachent, éructent, vomissent. Du moins ces très grosses villes, ces métropoles, aussi peuplées que certains États, donc sortes de villes-États, asservissant d'ailleurs tout le territoire qui les entoure. Vues de loin, par le télescope des extra-terrestres, ces métropoles ressemblent à des corps de pieuvre dont les tentacules enserrent le pays dont elles sont la capitale. Dans ces tentacules transparents, s'écoule périodiquement, dans un flux torrentiel, toute l'énergie du corps de la pieuvre qui devient à son tour exsangue.

On aura reconnu, dans ce que ces extra-terrestres prennent pour des tentacules de pieuvre, les réseaux d'autoroutes qui partent en effet de la métropole ou y aboutissent. Et ces autoroutes, comme les chemins de fer dont elles ont pris la suite en importance, mais dont elles doublent l'efficace emprise sur la province, sont bien en effet des sortes de bras jetés jusqu'à l'extrême limite du territoire national, comme pour le ramasser, le ramener vers la métropole vampire.

Il semblera encore, à nos extra-terrestres, qui perdent vraiment beaucoup de temps à nous regarder, que les Terriens deviennent périodiquement la proie de paniques qui leur font fuir en toute hâte les métropoles, ou bien qu'ils sacrifient au rite de l'exode.

Rien d'étonnant à cela : l'exode et la ville ont partie liée dans tout le cours de l'Histoire. Des rites naissent de beaucoup moins. Peut-être nos extra-terrestres ont-ils raison ? Peut-être s'agit-il d'un rite inconscient ?

Comment expliquer sinon cette immense panique qui intervient juste au moment des célébrations millénaires du solstice de juin ; cette ruée de la population citadine vers le sud, vers le soleil, vers la mer. Le solstice de décembre jette aussi quelque perturbation, mais moindre. La neige et la montagne sont des dieux plus récents qu'Apollon et Neptune.

De l'Égypte quittée par les Hébreux à la Longue Marche de l'armée rouge chinoise, de la Croisade des Enfants aux marches de la faim dans l'Amérique de la Dépression, de l'abandon de tant de villes anéanties par des guerriers aux bateaux des émigrants voguant vers le Nouveau Monde, l'Histoire regorge de villes abandonnées et de nouvelles cités construites. Mais la nouveauté tient dans la régularité de l'exode, dans son caractère



Les grands exodes historiques sont facteurs de destruction et de création de villes. La traversée de la mer Rouge pendant l'exode des Hébreux fuyant l'Égypte; gravure de Jacques Callot.

Cliché Roger-Viollet.

pourrait-on dire bureaucratique, à dates fixes et pour une durée déterminée.

Jadis, lorsque les conquérants nomades apparaissaient à l'horizon, les citadins ne fuyaient pas la ville. Bien au contraire, ils s'y enfermaient. La ville et le citadin formaient un tout organique. Les nomades venaient se briser sur les murs de la ville ou bien ils passaient au travers. Toute ville prise devenait une ville morte.

Est-ce ce souvenir de la ville-souricière qui obsède tant nos contemporains qu'ils saisissent toute occasion de fuir la ville, ne serait-ce que pour un week-end? Chaque samedi, les voitures se remplissent de valises, d'enfants, d'animaux et, pare-chocs contre pare-chocs, à la vitesse souvent des chars mérovingiens, tout un monde de citadins se déverse sur la campagne.

Dès qu'apparaît ce que l'on appelle dans le langage migratoire un week-end prolongé, l'exode prend un caractère plus accusé, avec l'apparition de caravanes, de canoës traînés derrière les voitures. Certains emportent les vieilles tentes des nomades et reconstituent des camps près des fleuves ou de la mer.

Moins sanglant que les rites babyloniens, carthaginois ou aztèques, le rite actuel de l'exode est néanmoins très meurtrier. Dix mille tués, deux cent mille blessés chaque année en France, dans des accidents de voiture; trente-sept mille tués et un million quatre cent mille blessés aux États-Unis.

Il faut qu'il y ait un grand malaise dans la ville contemporaine pour qu'à la moindre occasion chacun aspire à s'en séparer, pour qu'elle ne soit plus seulement le lieu où l'on travaille, le lieu où l'on paie sa dette à la société, et non plus l'endroit où l'on s'épanouit dans une vie collective dont on se sentait si solidaire que l'on préférerait périr dans les ruines de sa propre ville plutôt que de la fuir.

Villes et civilisations ont été des notions synonymes à tel point dans toute l'Histoire que détruire une ville a toujours paru le meilleur moyen de détruire la civilisation dont elle constituait en quelque sorte l'archétype.

Babyloniens et Assyriens, grands constructeurs de villes, n'ont eu de cesse qu'ils détruisent les villes des civilisations voisines. Les deux capitales de l'Égypte antique ont été effacées à jamais par leurs hordes : Memphis, pillée par les Assyriens en 671 avant J.-C., a mis néanmoins longtemps à mourir. Au III^e siècle après J.-C., c'est fait. De cette capitale qui fut l'une des splendeurs du monde antique, il ne reste plus que les nécropoles, les pyramides de Ghizeh et le Sphinx. Pendant des siècles, les ruines de Memphis ont servi de carrière pour construire Le Caire. Quant à Thèbes, elle fut détruite en 663 avant J.-C. par Assurbanipal.

Nabuchodonosor rase Jérusalem et emmène les Juifs en captivité. Parmi les esclaves hébreux, Isaïe crache ses malédictions sur Babylone :

« Et Babylone, l'ornement des royaumes, sera comme Sodome et Gomorrhe que Dieu a détruites, elle ne sera plus jamais habitée dans le cours des âges. Les animaux du désert y feront leur gîte; les hiboux empliront ses maisons, là habiteront les autruches, les chacals hurleront dans ses palais déserts et les chiens sauvages dans ses maisons de plaisir. »

Si jamais Babylonien eut connaissance de la prophétie d'Isaïe il dut s'en divertir. Car qui eût pensé qu'une ville aussi puissante, aussi prodigieuse et dont les soldats écrasaient sans peine les cités rivales, pût un jour elle aussi être détruite? Pourtant, en 689



Détruire une ville a toujours paru le moyen le plus efficace de détruire la civilisation dont elle est issue. Jéricho, Babylone, Troie et Carthage en sont les exemples les plus frappants. Destruction de Babylone par les Assyriens; gravure de 1824, d'après un tableau de John Martin, 1819. Bibliothèque nationale. Cliché Roger-Viollet.



avant J.-C., le roi Sennachérib d'Assyrie détruisit à jamais Babylone et massacra tous ses habitants. Pour que l'œuvre de destruction soit totale, il fit abattre bien sûr les maisons, les temples et la célèbre tour de Babel, mais il combla de plus les canaux avec les décombres après que des bateaux eurent emporté la bonne terre qui fut dispersée dans le désert.

La fureur des conquérants qui veulent effacer toute trace des villes conquises frappe toutes les civilisations. Les Romains détruisent Carthage, Capoue, Corinthe, Le Pirée, Palmyre et une nouvelle fois Troie et Jérusalem qui s'étaient relevées de destructions antérieures. En 494 avant J.-C. les Perses détruisent Milet et en 262 après J.-C. les Goths anéantissent Éphèse.

Tamerlan pille toutes les villes au profit de sa propre capitale : Samarcande. Dans les villes conquises, il rase les murs et coupe les têtes. A Ispahan, il fait empiler soixante-dix mille têtes. Ailleurs, il en fiche cinq mille sur les minarets. Cent mille habitants sont massacrés à Delhi, quatre-vingt-dix mille à Bagdad.

Plus loin en Asie, Angkor, fondée en 900 après J.-C., capitale de l'Empire khmer, dépasse Rome en superficie. Ville de un million d'habitants, avec de majestueux ensembles de palais et de temples, Angkor fut détruit en 1177 par les Chams, avec ses moines, ses esclaves et ses danseuses sacrées. En 1450, il ne restait déjà plus de cette capitale, l'une des plus grandes du monde ancien, que le temple d'Angkor Vat.

Plus que partout ailleurs les traces de destruction des villes antiques sont visibles dans la Grèce moderne où elles se mêlent à la vie quotidienne. Athènes, le temple de « Zeus » olympien.

Cliché Michel Dieuzaide.